

HERVÉ RENÉ MARTIN & CLAIRE CAVAZZA

NOUS
RÉCONCILIER
AVEC LA TERRE



**Rencontre
avec 8 veilleurs
pour notre temps**

Flammarion

NOUS RÉCONCILIER
AVEC LA TERRE

DE HERVÉ RENÉ MARTIN

La Mondialisation racontée à ceux qui la subissent, Climats, 1999.

La Fabrique du diable. La mondialisation racontée à ceux qui la subissent II, Climats, 2003.

Éloge de la simplicité volontaire, Flammarion, 2007.

HERVÉ RENÉ MARTIN
CLAIRE CAVAZZA

NOUS RÉCONCILIER
AVEC LA TERRE

ENTRETIENS AVEC

Gilles CLÉMENT, Lama DENYS Rinpoché,
Michel Maxime EGGER, Eveline GRIEDER,
Jean-François MALHERBE, Paule SALOMON,
Annick de SOUZENELLE, Jean STAUNE

Flammarion

REMERCIEMENTS

Nous remercions les « veilleurs » qui ont su éclairer de leurs réflexions et de leurs expériences le chemin de ce livre : Gilles CLÉMENT, Lama DENYS Rinpoché, Michel Maxime EGGER, Eveline GRIEDER, Jean-François MALHERBE, Paule SALOMON, Annick de SOUZENELLE, Jean STAUNE.

Notre travail d'enquête s'appuie sur la dynamique initiée par le colloque « Écologie et spiritualité », qui s'est tenu en 2004 à l'Institut bouddhiste de Karma Ling en Haute-Savoie¹.

Un grand merci à Vanessa Chamonal pour sa lecture critique du manuscrit.

1. Les actes ont été publiés aux éditions Yves Michel, sous le titre *Écologie et spiritualité, la rencontre*.

Pour mes filles, Alice et Émilie
Claire

Pour mes frères et sœurs,
Patrice, Ghislaine, Didier et Nathalie
Hervé

« Sous sa carapace de lâcheté, l'homme aspire à la bonté et veut être aimé. S'il prend le chemin du vice, c'est qu'il a cru prendre un raccourci qui le mènerait à l'amour. [...] Il me semble que vous ou moi, au moment de choisir entre deux voies, devrions toujours penser à notre fin et vivre de façon à ce que notre mort ne fasse plaisir à personne. »

John Steinbeck

Première partie

LA FIN D'UN MONDE

« Les meurtrissures constantes infligées par l'homme à la nature sont venues à bout de sa patience et elle a commencé à riposter. La sécheresse s'étend. La fréquence des catastrophes naturelles augmente. La nature a entamé sa danse de destruction finale. Les actions injustes perpétrées à son égard ont détruit son équilibre. Ces égarements sont la principale cause des souffrances actuelles subies par les humains. »

Amma

L'OUVRE-BOÎTE ÉLECTRIQUE
COMME INDICATEUR DE BONHEUR

« C'est l'histoire d'un agriculteur qui éparfait des pesticides dans son champ. Un jour un coup de vent les lui renvoya dans la figure et il devint aveugle. Plus tard, racontant cette histoire, il se rappelle : "Fichu vent !" »

Anonyme

L'humanité traverse une crise sans précédent. Pour la première fois depuis son apparition sur Terre, le groupe humain dans son ensemble est confronté à une menace mettant en jeu sa survie ; ce qui ne veut pas dire que notre espèce va purement et simplement disparaître de la surface de la planète mais qu'elle va se trouver affectée en profondeur dans son essence même. Si nous n'invertissons pas rapidement la tendance, des pans entiers de la population mondiale vont être décimés et ceux qui subsisteront n'auront d'autre solution que de recréer des communautés autosuffisantes et frugales.

Nous sommes nés des suites lointaines d'une catastrophe naturelle d'ampleur planétaire ayant provoqué la disparition des dinosaures. Depuis les origines, nous n'avons cessé de nous protéger des périls de la nature, avec pour résultat paradoxal de l'avoir tellement mise à mal qu'elle ne se trouvera bientôt plus à même d'assurer notre simple survie. « Le mieux est l'ennemi du bien », dit un proverbe. Chercher à tout prix

à nous protéger de tout ne peut que nous conduire à mourir étouffés sous l'amoncellement des protections que nous inventons à cet effet. Qui plus est en vain. Le cinquième le plus riche de la population mondiale peut certes retarder quelque peu les effets du vieillissement sur des corps surmédicalisés – voire augmenter son espérance de vie – mais en aucun cas les annuler : les plus chanceux d'entre nous vieilliront et pour la totalité nous mourrons. Cette certitude que chacun d'entre nous va partir un jour, que nous ne sommes ici que de passage, devrait être de nature à pacifier les rapports que nous entretenons les uns avec les autres, ainsi qu'avec la planète qui nous héberge. Force nous est de constater que ce n'est pas le cas.

La quête la plus répandue sur Terre est celle du bonheur. Nous désirons tous être heureux. L'erreur fut-elle de croire que le bonheur pouvait passer par l'acquisition d'objets en toujours plus grand nombre ? En fait, c'est exactement le contraire qui se produit : depuis la création des indicateurs de richesse, concomitante à celle des enquêtes d'opinion, on assiste à un écart croissant entre les courbes mesurant l'activité économique d'un pays et le « sentiment d'être heureux » ressenti par sa population. Quand on y regarde un peu hâtivement, on pourrait s'en étonner : comment celui qui possède tout pourrait-il ne pas s'en trouver satisfait ? D'abord, parce que ce bonheur que l'on nous promet à crédit, nous le payons au comptant des inévitables contraintes qu'il génère : augmentation du temps de travail, accroissement de l'efficacité industrielle au détriment de notre autonomie, nuisances sonores, pollutions, cynisme de notre mode de vie qui profite de la misère du plus grand nombre, sentiment diffus que notre existence ne fait plus sens. Ensuite, et c'est là un des moteurs de la croissance économique : nul ne possède jamais tout, le système industriel ayant à cœur d'assurer sa pérennité en mettant sans cesse de nouveaux produits sur le marché. Ensuite encore, parce que nous sommes ainsi faits, que malgré ce que les publicitaires cherchent à nous faire croire, la satisfaction ressentie lors de l'acquisition d'un bien ne venant pas combler un besoin profond, est extrêmement fugace. Enfin,

parce que l'industrialisation croissante, nécessité aux dires des économistes par l'augmentation de la demande de biens et de services, nous éloigne toujours plus de cela même à quoi nous aspirons. Si nous rêvons tous de vacances lointaines, je n'ai jamais entendu personne se déclarer heureux d'habiter à côté d'un aéroport, d'une autoroute ou d'une usine de raffinage, toutes choses justement nécessaires à qui souhaite se déplacer loin et rapidement. La boucle est sans fin. Comme les paysages idylliques s'éloignent de nous à l'exacte vitesse où nous construisons les infrastructures routières, aéroportuaires ou ferroviaires censées nous en rapprocher, le bonheur promis par la consommation d'objets ne cesse par nature de reculer à l'horizon. C'est ainsi qu'aux États-Unis, les magasins Harrod's en sont désormais réduits à proposer à leur richissime clientèle désireuse de se distinguer du commun des mortels, des casseroles en or et en diamants¹ !

Enfant dans les années cinquante, j'ai le souvenir de n'avoir manqué de rien. Nous n'avions pourtant ni télévision, ni jeux vidéo, ni réfrigérateur (le marchand de glace passait tous les matins avec sa charrette à cheval), ni téléphone fixe, ni tous ces jouets dont on submerge aujourd'hui les gamins. Il me souvient d'un enchantement la première fois que je pris le train ; au sortir de la ville, des champs s'étendaient à perte de vue où des vaches nous regardaient passer ; il ne nous aura fallu que quelques décennies pour transformer ces champs en zones d'entreprises, centres commerciaux, décharges, murs de béton couverts de graffitis, parkings, échangeurs autoroutiers..., le tout jonché de sacs plastiques, bouteilles, cannettes... Faites l'expérience, prenez le train entre Marseille et Montpellier et observez le paysage par la fenêtre – le côté importe peu. Je me dis qu'il suffirait de filmer cela une heure durant, sans le moindre commentaire, pour que nul n'en ressorte indemne. Mais peut-être notre conscience se trouve-t-elle d'ores et déjà trop altérée pour que nous sachions encore

1. *Financial Times*, in *Courrier international*, n° 896.

apprécier la laideur à sa juste valeur. C'est l'histoire de la grenouille qu'on plonge dans l'eau brûlante et qui ressort d'un bond ; mettez-la dans l'eau froide et faites chauffer doucement, elle se laissera cuire sans réagir. Récemment de visite à Marseille, je fus accueilli à la gare par mon neveu. Connaissant suffisamment le panorama, j'avais lu tout le trajet durant, passant pour ainsi dire sans transition des paysages de la haute vallée de l'Aude à l'éclairage bleuté du parking souterrain de la gare Saint-Charles. J'en fus un bref instant saisi d'effroi. Puis je perçus distinctement que mes organes sensoriels se rétractaient dans un réflexe protecteur. Quand nous retrouvâmes la cohue du dehors, je me sentais à nouveau presque bien. Je m'étais adapté.

Me demandant contre quoi nous avons bien pu échanger les paysages de mon enfance, je regarde autour de moi et n'y découvre que tout un tas d'objets dont nous nous passions jusque-là fort bien. Oh ! qui chantera l'attendrissement navré de ma mère, découvrant le jour de la fête du même nom, l'ouvre-boîte électrique que mon père fixa fièrement au mur et dont nous nous servîmes bien dix ou vingt fois avant de l'y oublier à tout jamais. Voilà ce que nous avons fabriqué avec les champs, les forêts, l'eau des rivières : des ouvre-boîtes électriques, des portables de quatrième génération avec écran vidéo et caméra incorporés, des casseroles en or et en diamants.

J'ai eu connaissance il y a quelques années d'une théorie sur les origines génétiques de l'obésité. Je vous la livre ici pour ce qu'elle me semble avoir d'éclairant, autant sur les mécanismes grâce auxquels le système marchand assure sa reproduction que sur nos propres modes de comportement. Un gène identifié au Mexique sur des descendants de peuples nomades aurait pour fonction de stocker les graisses sur les hanches des femmes, leur permettant ainsi d'allaiter leurs enfants durant le déplacement entre deux lieux de séjour. Toujours en activité dans une société riche et sédentaire, un tel gène serait à l'origine du fait qu'un Américain sur trois souffre aujourd'hui d'obésité.

Le lecteur attentif ne manquera pas ici de remarquer que cette hypothèse génétique ne concernant que les femmes, on devrait trouver les obèses essentiellement parmi la gent féminine, ce que le premier documentaire venu sur Disney World ou Las Vegas infirmera immédiatement. Quel peut donc être l'intérêt d'une théorie à ce point tirée par les cheveux ? En tout premier lieu, elle nous évite de remettre en cause un mode de vie déplorable et grandement préjudiciable à notre santé physique et psychique. En second lieu, elle nous dit : mangez autant qu'il vous plaira, la science réglera votre problème de surpoids, passant sous silence qu'un gros mangeur sauvé de l'obésité par la magie génétique, si tant est que cela soit possible, aura toutes les chances de se retrouver diabétique. Ce qui n'est par contre jamais dit explicitement, c'est que la surconsommation d'aliments riches en graisse et en sucre, doublée d'une surconsommation de soins de santé, bénéficie au premier chef à la croissance économique, donc à la survie du capitalisme désormais mondialisé. Dans un article récent, Serge Latouche rappelle que, dans les années de l'euphorie spéculative, les journaux titraient souvent : « L'économie va bien mais les gens vont mal ¹. » C'est quelque chose que nous ne devons jamais perdre de vue si nous voulons avoir une chance de renverser la tendance : l'économie ne veut pas notre bien ; elle n'est, dans sa conception actuelle, qu'un système d'exploitation visant à détourner une part toujours plus grande de la richesse commune au profit d'une minorité de nantis.

Une telle théorie sur les origines génétiques de l'obésité n'en est pas moins significative d'un point de vue anthropologique. Nous restons physiquement déterminés par des conditions de vie qui étaient celles de nos ancêtres et ne sont plus les nôtres aujourd'hui. Disposant d'un système complexe de prothèses censé nous faciliter la vie, les forces instinctuelles qui nous animent demeurent pour la plupart inemployées. Il n'est du reste même pas besoin de remonter jusqu'à nos

1. « De gré ou de force, la décroissance ? », *Silence*, n° 363, décembre 2008.

ascendants nomades pour trouver les causes de nos dérèglements hormonaux. Ceux de ma génération connaissent nombre d'histoires d'héritage où les membres d'une fratrie se déchiraient pour un vieux matelas ou une casserole qui n'était pourtant pas en or. Et voilà que pour la majorité d'entre nous – habitants des pays riches –, nous disposons soudain de tout sans grand effort physique à accomplir pour l'obtenir, d'où la vogue des salles de remise en forme. L'erreur fut de croire que cela pourrait suffire à nous rendre heureux, quand, à la place du bonheur, nous n'y découvrîmes – outre les maladies cardio-vasculaires et autres désagréments induits – qu'une grande tristesse de l'âme. Tristesse dont l'ampleur se mesure à la courbe de croissance de la vente d'antidépresseurs.

La leçon à tirer de ce qui précède est que dans la mesure où nous avons acquis la capacité de mettre la nature à mal, nous avons reçu en échange la responsabilité de la préserver. Et quand je parle de la nature, je parle aussi de cette partie de la nature que nous sommes. Si jadis nous fûmes façonnés tout autant par les multiples pressions que le monde exerçait sur nous que par nos stratégies adaptatives, nous sommes aujourd'hui formés pour l'essentiel par ce que nous fabriquons. Nous avons acquis la raideur du béton dans lequel nous habitons, de la ferraille dans laquelle nous nous déplaçons, des portes blindées à l'abri desquelles nous nous endormons. En inventant l'intelligence artificielle, nous avons perdu notre intelligence naturelle, puisque, pour avoir plié le monde à nos désirs, nous pensions ne plus avoir à nous y adapter. Mais cela ne se passe pas ainsi, la Terre nous a enfantés mais nous ne pouvons enfanter la Terre. Nous sommes condamnés à devoir apprendre par nous-mêmes la frugalité que la nature enseigna de force aux premiers hommes. Pour n'avoir eu de cesse de transgresser les limites que celle-ci nous imposait, il ne nous reste d'autre choix que de nous fixer à nous-mêmes nos propres limites. Et nous ne trouverons les forces pour l'accomplir nulle part ailleurs qu'en nous-mêmes.

N° d'édition : L.01EHB000251.N001
Dépôt légal : mars 2009

